

Un état des lieux

André Perrier

Number 128, Fall 2005

Réflexions autour du théâtre francophone de l'Ontario

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41334ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perrier, A. (2005). Un état des lieux. *Liaison*, (128), 7–11.

Un état des lieux

ANDRÉ PERRIER



André Perrier

IMAGINEZ QUE VOUS ÊTES dans une salle de spectacle. Vous assistez, disons, à un spectacle de Robert Paquette et de Chuck Labelle. Soudainement et bêtement, l'envie d'uriner vous prend. Vous avez une vessie nerveuse et exigeante. Vous ne pouvez pas vous retenir encore longtemps sans accident. Normalement, vous vous lèveriez le plus discrètement possible en dérangeant au minimum les autres spectateurs pour vous diriger aux toilettes les plus proches. Jusqu'ici, rien de plus normal. Sauf que vous êtes un homme. Et vous êtes à Lafontaine, tout près de Penetanguishene. Trois options s'offrent donc à vous : prendre votre voiture pour vous soulager chez vous ; uriner dehors ; ou monter sur la scène et la traverser pour emprunter les toilettes des hommes, qui se trouvent au fond, en tentant de déranger le moins possible le spectacle en cours. Si vous avez le trac sur scène, cette dernière solution est à proscrire.

Pour Claude Faucon, connu de tout le milieu du spectacle franco-ontarien pour son expertise technique et mandaté par Réseau-Ontario pour faire l'inventaire des salles de diffusion francophones en Ontario, la situation générale est « pitoyable ».

Si la professionnalisation de nos artistes de la scène s'est accrue durant les dernières années, ce n'est pas le cas des salles dans lesquelles ils doivent se produire. Ce sont trop souvent des gymnases d'école, des cafétérias ou des salles de Chevaliers de Colomb qui servent aussi à des bingos. De ce côté, les choses n'ont guère évolué depuis les vingt dernières années. Si ces salles ont peut-être un charme et sont souvent identifiées comme des lieux de rassemblement

francophone, elles sont souvent inappropriées pour la représentation convenable de spectacles professionnels. L'étude, réalisée grâce au programme COMPAS du Conseil des arts de l'Ontario et rédigée par Claude Faucon, Frédéric Julien et Francine Lapointe de Réseau-Ontario, révèle les huit problèmes les plus criants dans les infrastructures physiques :

- 1) Les scènes sont hautes et l'auditoire est assis plus bas, au niveau du plancher de la salle, sur des chaises amovibles peu confortables, qui peuvent facilement bouger et qui font souvent du bruit pendant le spectacle. Ce genre de rapport scène-salle n'est pas compatible à la présentation de spectacles de théâtre ou de danse dans lesquels des éléments de mise en scène, de chorégraphie ou de scénographie sont au niveau du sol : ils sont alors hors du champ de vision du spectateur.
- 2) Le plancher de scène est souvent recouvert de carreaux ou de tapis. Ces matériaux, quoique adéquats pour une salle de classe ou autres activités, ne conviennent pas à une scène. Les carreaux sont glissants et reluisants. Les tapis absorbent le son et créent de l'électricité statique. Un simple détail comme la couleur des planchers (habituellement noirs) brise l'aspect visuel et artistique de l'œuvre présentée.
- 3) L'espace de la salle est énorme et résonnant, souvent à cause de murs de ciment. Les salles manquent de rideaux ou de panneaux acoustiques pour créer un environnement plus chaleureux et permettre une meilleure écoute du spectacle.

- 4) L'habillage est de couleurs variées et il est difficile de faire le noir. Certains lieux ont des puits de lumière qui empêchent de faire le noir dans la salle. Ce problème peut rendre carrément impossible la présentation de certains spectacles de théâtre ou de danse exigeant un noir complet.
- 5) Les coulisses sont souvent inexistantes ou alors remplies et obstruées par des accessoires. Les entrées et sorties des artistes sont entravées, ce qui peut causer des blessures.
- 6) L'alimentation électrique est parfois insuffisante ou peu disponible. Par exemple, un spectacle professionnel majeur nécessite un minimum de 100 à 200 ampères pour l'éclairage et de 40 à 100 ampères pour la sonorisation. Or, cette intensité de courant électrique n'est pas disponible dans plus de la moitié des salles. Dans d'autres cas, l'intensité totale pourrait être suffisante, mais les circuits ne sont pas réservés à l'usage exclusif de la salle de spectacle et l'intensité disponible est utilisée en partie par d'autres appareils alimentés sur le même circuit.
- 7) Les points d'accrochage ne sont pas disponibles ou accessibles. Les points pour accrocher les ponts d'éclairage par-dessus la scène et devant la scène selon les lois de l'industrie ne sont pas adéquats ou disponibles. L'accès à de grandes échelles, escabeaux ou autre équipement spécialisé pour faire la mise au foyer de l'éclairage est souvent inexistant.
- 8) Lorsque l'équipement de sonorisation et d'éclairage appartient aux diffuseurs ou aux locataires (souvent dans les écoles), l'accès est restreint ou difficile et l'entretien de ces équipements laisse à désirer (ex. : absence d'ampoules dans les lampes).

Les auteurs mentionnent aussi : « Le constat premier qui ressort de cette étude est qu'une très faible proportion, soit seulement 9,5 %, des lieux de diffusion de l'Ontario français se conforment aux normes techniques de diffusion de spectacles professionnels des arts de la scène. Ce constat alarmant s'étend à la fois aux infrastructures physiques et aux compétences techniques des ressources humaines chargées de la diffusion. »

Théâtre-Action a mené sa propre étude sur l'état de la diffusion des troupes professionnelles en Ontario français et, selon son directeur général, Robert Corbeil, le constat est terrible. « Les salles ne sont pas acceptables pour le théâtre professionnel. Les compagnies ne veulent plus retourner dans les salles communautaires qui briment la créativité du théâtre professionnel. Les compagnies veulent être capables de rivaliser sur la scène nationale et internationale. » C'est un fait que nos compagnies circulent de plus en plus à l'extérieur de la province, ont du succès dans les grandes métropoles, comme Montréal, ainsi que dans les festivals internationaux. Cela entraîne naturellement un perfectionnement de la machine scénographique et technique. Citons *Exil* du Théâtre de la Vieille 17, en exemple : ce fut un spectacle diffusé sur la scène internationale, mais qui n'a pu entrer dans aucun théâtre en région ontarienne. *Mentire*, de la même compagnie, a été jouée plus souvent au Québec qu'en Ontario ! *La Passagère*, du Théâtre de la Tangente, a effectué une belle tournée de 15 municipalités

au Québec, mais n'a pu être présentée dans aucune municipalité en Ontario, sauf à Ottawa.

Évidemment, il y a aussi une question philosophique qui entre en jeu. Est-ce qu'on crée pour les gens de chez nous ou pour ceux de l'extérieur ? Qui sont, d'ailleurs, les gens de « chez nous » ? Le public torontois ne ressemble-t-il pas davantage au public montréalais qu'à celui de Timmins ou de Chapleau ? Comment définit-on notre territoire ? Doit-on desservir en premier lieu les gens qui ont contribué par leurs impôts aux fonds, bien insuffisants, du Conseil des arts de l'Ontario ? Les réponses à ces questions philosophiques sont aussi variées que complexes.

Dans un monde parfait, un spectacle franco-ontarien serait créé à Sudbury, tournerait partout en Ontario, voyagerait dans tout le Canada, gagnerait des prix lors d'une tournée au Québec et clôturerait cette belle aventure au prestigieux Festival de théâtre d'Édimbourg. En somme, l'utopie voudrait qu'un spectacle franco-ontarien n'ait aucune contrainte scénographique imposée par des salles inadéquates, ni de formes ou de thématiques dictées par un public non initié. Il serait vu partout sur le territoire ontarien, sans compromettre la possibilité d'un rayonnement extérieur. L'un n'empêcherait pas l'autre. Le public ontarien a le droit de voir et de célébrer le succès de ses artistes, et une compagnie a le droit d'être confrontée à de nouveaux publics et de pousser sa démarche artistique à la limite de ses capacités. N'est-ce pas là la fonction même de l'artiste ? Mais, en revanche, celui-ci n'a-t-il pas la responsabilité d'être le miroir de son milieu ? Doit-il alors taire ce qu'il a envie de dire, de revendiquer ou de critiquer si le public n'est pas réceptif à son propos ? Doit-il faire des comédies plus faciles à vendre pour les diffuseurs ou choisir la forme que lui dicte son cœur ? Cochez A, B, C, D ou toutes ces réponses !

Chose certaine, il est important que le public franco-ontarien voit ses artistes, qu'il s'identifie à eux et qu'il entende leurs paroles. La santé d'une communauté repose en partie sur son identification culturelle, nourrie par la fierté que lui insufflent ses artistes. Il est aussi vrai qu'un artiste, pour grandir et évoluer, doit de temps en temps être confronté à de nouveaux publics et critiques, en étant présent sur les grandes scènes d'importance. La validation d'une communauté repose également sur la capacité de ses artistes à percer ailleurs. Cependant, comment répondre au besoin de croissance des artistes avec l'état actuel des salles existantes sur le territoire ontarien ? Les compagnies et les artistes veulent présenter le même spectacle partout sans en diminuer la qualité. C'est un principe artistique louable. Le public aussi a le droit de voir la même qualité de spectacle, qu'il soit présenté à Mississauga, à Ottawa ou à Montréal. Peu de gens sont conscients de l'énergie qu'il faut déployer pour adapter un spectacle afin de répondre aux lacunes particulières de chaque salle. La technique d'un spectacle, sa mise en scène et le rapport scène-spectateurs sont souvent des éléments inhérents à un spectacle, qui survivent mal aux changements.

Au dire de Robert Corbeil, les compagnies circulent à perte en Ontario et vont de moins en moins en régions. Malgré les nouveaux fonds alloués par les libéraux au Conseil des Arts, le budget est toujours inférieur à ce qu'il

était avant les énormes coupures effectuées sous le gouvernement Harris. Par contre, il y a quatre ans, le Conseil des arts de l'Ontario a remis sur pied son programme d'aide à la tournée, qu'il avait supprimé en 1994 et, cette année, il en a assoupli les critères. On doit applaudir deux autres initiatives: la création du programme «Jets de théâtre», qui a pour but de recevoir les projets de la relève, et l'augmentation de 113 000 \$ au budget de fonctionnement des compagnies de théâtre. Fait intéressant: depuis la nomination de Madeleine Meilleur à titre de ministre de la Culture, le budget franco-ontarien est passé de 4,5 % du budget global à 5 %. Espérons que cette légère augmentation aura un impact positif et que nous verrons plus de tournées des compagnies de théâtre en Ontario, mais, en revanche, le financement des centres culturels reste largement insuffisant. Il est très difficile de faire du développement de public lorsqu'on ne présente qu'un seul spectacle de théâtre par année — ce qui représente la majorité des cas pour les diffuseurs de Réseau-Ontario. Impossible donc de créer une habitude et de stimuler l'engouement pour le théâtre chez le public. D'ailleurs, comme diffuseur, il faut avoir soi-même une passion du théâtre pour réussir à la transmettre, être convaincu au point de vouloir défendre les démarches osées et trouver les outils nécessaires pour expliquer les différents choix artistiques. Dans la réalité du quotidien, cela est difficile pour certains centres: plusieurs sont dirigés par des bénévoles, qui font du mieux qu'ils peuvent, mais qui sont mal outillés, alors que d'autres font face à un roulement effréné du personnel. Certains conseils d'administration, inconscients des enjeux globaux, contrôlent la programmation de leur directeur, ne comptant la réussite que par le nombre de billets vendus. Vraiment, la situation n'est pas simple.

Réseau-Ontario tente de mieux outiller ses diffuseurs en misant sur leur formation. Les mesures sont nombreuses: une dizaine d'ateliers de formation par année, un encadrement professionnel individualisé (mentorat), le développement d'outils pratiques tels que les manuels *La Programmation artistique en un clin d'œil* et *L'Art d'accueillir le théâtre* (publication conjointe avec Théâtre-Action), les initiatives Coup de pou\$\$e et Les Voyagements – Ontario, une étude sur le besoin de formation et le développement d'un plan de formation.

Cette année, deux spectacles de théâtre pour adultes seulement font une tournée du réseau: une production du Théâtre de la Catapulte faite sur mesure pour les salles ontariennes et un spectacle de Montréal. En effet, *Ubu sur la table*, du Théâtre de la Pire Espèce, est un de ces rares spectacles dépouillés à l'extrême: une table, une nappe noire, deux comédiens, deux projecteurs, des accessoires de cuisine, une baguette française et toute une variété de fruits. Le tout entre dans une valise, sauf pour les comédiens, bien entendu. Tout à fait désigné pour les salles du réseau. Mais rare. Et doit-on limiter les ambitions des directeurs artistiques en leur imposant une vision réduite? Dans le cas du Théâtre de la Pire Espèce, l'épuration est un choix esthétique dicté par la nature même du spectacle.

Donnons-nous une meilleure idée de la situation en faisant le tour des salles de l'Ontario avec notre ami Claude Faucon, qui les a toutes visitées et qui les a divisées en trois catégories.

Dans la première catégorie, on retrouve une poignée de salles professionnellement équipées qui sont, sans surprise, la salle André-Paiement du Théâtre du Nouvel-Ontario de Sudbury, la Nouvelle Scène d'Ottawa, le Centre culturel Frontenac de Kingston et, finalement, la salle Harbour Front à Toronto, qui coûte énormément cher à louer. Dans ces quatre salles, vous pouvez vous asseoir confortablement et voir un spectacle tel qu'il a été conçu avec une aire de jeu correcte, son et éclairage à l'appui. C'est un bonheur privilégié.

Voici une petite devinette pour vous. Où se trouve la plus belle salle en Ontario français? Cette salle enviée de tous, qui a été conçue par Scéno Plus, les concepteurs mêmes du théâtre construit par le Cirque du Soleil, à Las Vegas et à Berlin, loge une centaine de projecteurs, 120 gradateurs avec des entrées supplémentaires de 400 ampères, un système de sièges rétractables qui entrent dans les murs, une scène à géométrie variable et un système de projection vidéo, et est en plus un des rares théâtres en Amérique du Nord à posséder une grille trampoline recouvrant toute la salle, ce qui permet aux techniciens d'accrocher les projecteurs sans utiliser d'échelle. Cette salle, construite au coût de deux millions et demi de dollars au début des années 1990, a été conçue pour accueillir des productions majeures. Qui donne sa langue au chat? La salle se trouve au Centre culturel Frontenac, à Kingston, population francophone: 5 000 personnes!

Ce qui est curieux, tout de même, c'est que Timmins, avec ses 19 000 francophones, fait figure de parent pauvre à côté de l'infrastructure du Théâtre L'Octave du Centre culturel Frontenac. C'est une curieuse anomalie, difficile à expliquer dans la situation globale des centres. Selon Francis Beaulieu, ancien directeur général du Centre, ce n'est cependant pas cher pour une infrastructure si perfectionnée. Je lui donne raison. En passant, ce qui coûte cher, ce n'est pas la coquille de béton, mais tout l'équipement à l'intérieur de celle-ci.

Passons à la deuxième catégorie, qui comprend les salles semi-professionnelles. Ce sont le Collège Glendon de Toronto, la salle utilisée par le Conseil des Arts de Hearst, celle du Centre culturel d'Orléans, le Festival Hall de Pembroke, la bibliothèque municipale utilisée par le Centre culturel francophone Jolliet de Sarnia, celle du Centre régional de loisirs culturels de Kapuskasing, ainsi que les trois salles louées par le COFTEM, à Toronto. Selon Claude Faucon, certaines de ces salles ont de belles qualités, mais aussi beaucoup de lacunes. Il cite en exemple le centre culturel de Sarnia, qui présente ses spectacles dans la belle salle de la bibliothèque municipale, mais dont les coulisses sont malheureusement bloquées par deux pianos à queue, ce qui complique énormément les entrées et les sorties des comédiens! Les sièges sont confortables, mais le plafond est malheureusement bas. À Hearst, ce sont des chaises de métal et le plafond est également trop bas. En plus, la salle n'appartient pas au centre. À Kapuskasing, Claude Faucon applaudit les initiatives d'aménagement de la salle. La grandeur de la scène ainsi que les éclairages sont acceptables, et des sièges confortables ont été installés derrière un mur qui s'ouvre pour les spectacles. Cependant, il n'y a pas de coulisse, et il y a des puits de

lumière au plafond qui empêchent d'obtenir la noirceur complète. Éliminées, donc, les pièces d'Agatha Christie, avec ses nombreux meurtres dans le noir et autres pièces dépendantes de ce stratagème pour créer le suspense et la surprise!

La troisième catégorie regroupe les salles amateurs: cafétérias, gymnases, resto-bar, petits clubs et autres salles de même acabit. On y trouve les trois salles du Centre culturel La Ronde de Timmins, la Moose Hall de Chapleau et l'Amicale d'Oshawa, qui présente également dans un gymnase et dans la salle paroissiale.

Claude Faucon parle avec compassion des artistes en tournée qui subissent ces conditions. Il donne l'exemple de Steve Faulkner, qui a été produit dans le bar bruyant d'un centre culturel, avec la télé dans un coin et la table

«[...] SEULEMENT 11 DES 21 DIFFUSEURS RECENSÉS ÉTAIENT PROPRIÉTAIRES D'UNE SALLE SATISFAISANT AUX STANDARDS MINIMAUX DE DIFFUSION DES ARTS DE LA SCÈNE.»

de billard dans l'autre! Il parle avec conviction du respect que l'on doit à un artiste qui souvent livre âme, tranches de vie et émotions sur scène. Paul Demers, en tournée l'année dernière, présentait son spectacle sur des scènes minuscules: 16 pieds sur 8 (à Paincourt, près de Chatham) et 12 pieds sur 8 (au Centre de l'Amicale d'Oshawa)! Robert Corbeil, de son côté, raconte une anecdote où, en raison d'une erreur de planification d'un centre, un artiste a dû livrer son spectacle alors qu'un tournoi sportif se déroulait dans la même salle!

Réseau-Ontario et Théâtre-Action ont travaillé au rapprochement des diffuseurs et des compagnies de théâtre en organisant des rencontres pour que chacun puisse mieux comprendre la réalité de l'autre. Le fossé est moins grand.

Frédéric Julien fait état des autres défis qui mettent nos diffuseurs à l'épreuve: «Peu de diffuseurs sont propriétaires de leur salle de spectacles. En effet, seulement 11 des 21 diffuseurs recensés étaient propriétaires d'une salle satisfaisant aux standards minimaux de diffusion des arts de la scène. Pour les autres diffuseurs, qui ne sont propriétaires d'aucune salle adéquate, les obstacles sont encore plus nombreux. Certains doivent parfois engager des dépenses importantes pour louer une salle, ce qui ampute de beaucoup leur enveloppe de diffusion et limite du même coup leur capacité à présenter une programmation attrayante, diversifiée et bien remplie. D'autres parviennent à obtenir gratuitement l'accès à des salles communautaires, mais ces dernières sont rarement adaptées à la diffusion des arts de la scène. Par ailleurs, il peut être très difficile de programmer une saison de spectacles lorsque le calendrier de la salle est établi par quelqu'un d'autre. Le recours à un tiers parti représente des contraintes de coordination et de logistique qui s'ajoutent aux tâches déjà lourdes des diffuseurs en situation minoritaire.»

Il y a encore d'autres défis, selon Frédéric Julien: «Le manque de financement solide au fonctionnement, qui

entraîne un épuisement des effectifs et un problème important de roulement du personnel; et l'accès limité aux programmes de consolidation, qui limite la capacité des diffuseurs de se doter d'une planification stratégique, un outil pourtant absolument nécessaire dans un contexte de roulement du personnel. Cela explique aussi le fait qu'aucun diffuseur en Ontario français n'a présentement accès à un financement pluriannuel.»

Selon Robert Corbeil, certains centres fonctionnent même en marge des normes de sécurité prévues par la loi. Il estime qu'il faudra attendre encore 20 ans avant d'atteindre l'objectif d'un réseau de salles pouvant accueillir convenablement le théâtre. Cela se fera patiemment, petit à petit, un centre à la fois. Par contre, il affirme avec confiance que ça ne prendra que cinq ans pour redynamiser la tournée du théâtre en Ontario.

Que faudra-t-il pour réussir? Selon Frédéric Julien, il faudra: «premièrement, une prise de conscience, de la part des diffuseurs qui utilisent des salles inadéquates. Il

faut passer d'une vision où le spectacle n'est qu'une simple activité en français à une vision où le spectacle est une expérience artistique et culturelle de qualité, mémorable et signifiante pour la communauté francophone. Deuxièmement, l'accès au financement: puisqu'ils ne desservent généralement qu'une population restreinte, il est difficile pour des organismes œuvrant en situation minoritaire d'attirer des dons corporatifs et de recueillir suffisamment de dons individuels pour réaliser un projet d'infrastructure. Le financement public est aussi limité, et la concurrence avec les organismes majoritaires est féroce. C'est pourquoi Réseau-Ontario a mis en œuvre un plan d'action visant à soutenir les diffuseurs qui voudront améliorer leurs infrastructures. Ce plan a déjà été appuyé par la Fondation franco-ontarienne, qui a consenti une subvention de 10 000 \$, qui sera distribuée aux diffuseurs qui entreprendront des projets d'amélioration de leur salle.»

À combien estime-t-il le coût global d'un tel projet? «Tout dépend du nombre de diffuseurs qui entreprendront des projets d'infrastructures. Il n'est pas réaliste d'imaginer que les 21 diffuseurs de Réseau-Ontario en entreprendront. Ceux qui ne présentent que trois ou quatre spectacles par année ne se donneront pas la peine de lancer de tels projets; les autres peut-être. Par contre, on tombe rapidement dans le syndrome de la poule et de l'œuf: qu'est-ce qui vient en premier, une programmation remplie ou une salle adéquate? Quant au coût, le simple achat de l'équipement spécialisé de sonorisation ou d'éclairage peut coûter au bas mot 25 000 \$, alors que la construction d'une nouvelle salle peut aisément dépasser 1 000 000 \$. Ainsi, la mise sur pied d'un réseau de trois salles professionnelles par région (Nord, Sud, Est), ce qui serait idéal pour l'organisation de tournées de spectacles à grandes exigences techniques pourrait facilement coûter plus de 5 000 000 \$.»

Robert Corbeil parle aussi «d'une importante campagne de sensibilisation à faire auprès des diffuseurs, qui

ne voient pas tous la nécessité d'améliorer leur centre ou de construire un nouvel immeuble.» Chose certaine, tout ce travail peut faire peur à certains diffuseurs. Pousser un projet de construction d'un immeuble demande énormément de temps et d'énergie. Rappelez-vous que certains sont bénévoles! «Par la suite, il faudra sensibiliser les gouvernements aux besoins des diffuseurs parce que, sans investissement financier, peu de choses pourront être accomplies», continue-t-il.

À court terme, il propose de résoudre le problème en réunissant les compagnies et en tentant d'en cibler une par année qui serait prête, selon ses projets, à faire la tournée ontarienne avec tout ce que cela implique comme contraintes. Un premier projet, largement appuyé par la Fondation Trillium, a vu le jour avec le Théâtre de la Catapulte. Cette subvention de deux ans permettra à la compagnie de partager les diverses étapes de sa prochaine création avec les différentes communautés. Par la suite, le produit final fera la tournée de cinq villes ontariennes, dont Hearst, Penetanguishene, Kingston, Chatham, Toronto et Oshawa. Une partie de la subvention sera versée au groupe Médiatique, qui suivra l'aventure afin de produire une vidéo sur l'expérience. Selon Josée Létourneau, directrice des opérations de la Catapulte, un projet d'une telle envergure n'aurait pas été possible sans le financement de la Fondation Trillium. Elle ajoute que cette initiative n'est pas isolée: elle s'inscrit dans une série d'actions provenant de plusieurs sources pour amener les communautés à dire «oui» aux propositions de créations franco-ontariennes.

Joël Beddows, directeur artistique du Théâtre de la Catapulte, épouse complètement la vision du directeur général de Théâtre-Action. Pour lui, il ne peut y avoir de compromis artistique puisque la possibilité de tourner, avec toutes les questions que cela implique, doit être envisagée dès le début du projet artistique et les décisions doivent être prises en conséquence. «Si les salles sont pourries, eh bien, à partir de ça, qu'est-ce qu'on fait?»

Avec son gros bon sens, Claude Faucon pose des questions dérangerantes: «Est-ce qu'on demande des sous au gouvernement ou est-ce qu'on fait des liens avec les Anglais?» Il aimerait convaincre les diffuseurs de présenter leurs spectacles à l'extérieur de leur centre et de s'associer avec les salles anglophones qui sont bien souvent mieux équipées, ce que font, entre autres, Sarnia et Pembroke. Puis, il continue: «Une fois que les centres vont avoir leur argent, qui va s'en occuper?» Bonne question! Comme les centres sont souvent gérés par des bénévoles, ou une très petite équipe, où va-t-on aller chercher les compétences techniques pour les faire fonctionner et entretenir leurs équipements?

Mais une chose à la fois. Un pas à la fois.

Frédéric Julien demeure objectif: «Les diffuseurs de l'Ontario français font preuve d'une détermination impressionnante et continuent d'offrir à leur communauté des spectacles d'artistes d'ici et d'ailleurs, malgré les difficultés qu'ils éprouvent. Réseau-Ontario partage cet enthousiasme et est entièrement dévoué à la mise sur pied d'un réseau de diffusion professionnel, durable et efficace, qui assure le rayonnement des arts de la scène francophone en Ontario. Par ailleurs, les conditions économiques sont actuellement

bonnes pour améliorer l'état de nos infrastructures de diffusion: l'économie canadienne est en forte croissance et Patrimoine canadien a renouvelé pour 5 ans le programme Espaces culturels Canada, le seul programme de financement aux infrastructures culturelles.»

Quel sera le plan d'action suite au rapport de Claude Faucon? «L'assurance de la qualité des infrastructures de diffusion est l'un des objectifs premiers de Réseau-Ontario et nous voulons donc que notre étude ait des retombées concrètes et offre une réponse durable aux problèmes des infrastructures de diffusion en Ontario français. Ainsi, nous avons identifié quatre axes d'intervention: 1. la sensibilisation des bailleurs de fonds, grâce à un travail de représentation; 2. la sensibilisation des diffuseurs à la nécessité d'améliorer la qualité de leurs infrastructures de diffusion; 3. l'aide à la mise sur pied de projets d'infrastructures et à la préparation de demandes de financement; et 4. l'appui financier à la réalisation de projets d'infrastructures.»

Sylvie Dufour, directrice artistique du Théâtre du Trillium, a quelques conseils à offrir aux diffuseurs de l'Ontario qui veulent se lancer dans un projet de construction d'immeuble. Elle sait de quoi elle parle puisqu'elle a mené, avec Robert Gagné, le projet de construction du Théâtre du Nouvel-Ontario et participé au projet de la Nouvelle Scène. «Le projet d'immeuble à Sudbury s'est souvent métamorphosé, mais n'a jamais été abandonné. Il y a eu cinq ou six versions différentes du projet, dont un de 9,5 millions de dollars! Un centre, ce n'est pas facile à maintenir. Il faut donc que ça vienne des communautés. Nous, on est des motivateurs parce qu'on porte ces rêves-là.»

Au Théâtre du Nouvel-Ontario, j'ai eu la chance de récolter les fruits de leur travail. Ils ont doté la communauté francophone de Sudbury d'une infrastructure à la mesure de ses besoins et de ses mérites. L'aventure comportait ses défis, mais le résultat en valait largement la peine. La salle André-Paiement m'a permis de créer librement sans contraintes et de présenter les meilleurs spectacles en tournée de l'Ontario français et du Canada. Elle est devenue le cœur de la culture francophone de Sudbury et la maison chaleureuse et accueillante dont rêvaient à l'époque Brigitte Hantjens et Jean Marc Dalpé. C'est un legs sans prix. Chers diffuseurs, retrouvez-vous les manches et soyez fiers du travail que vous entreprendrez. Les nombreuses générations de spectateurs à venir vous en seront redevables. Portez le rêve. On compte sur vous! ■

Originaire de Timmins, André Perrier est metteur en scène, comédien et dramaturge. Il a assumé, de 1998 à 2004, la direction artistique du Théâtre du Nouvel-Ontario. Récemment, il a été artiste en résidence et professeur invité au Département de théâtre de l'Université d'Ottawa, où il a mis en scène La maison de Bernarda Alba de Federico Garcia Lorca.